Document generated on 04/27/2024 10:24 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Une chambre d'écho
Tendre l'oreille

Geneviève Chagnon

Number 20, October–November 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20355ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chagnon, G. (1985). Une chambre d'écho : tendre l'oreille. *Nuit blanche*, (20), 55–55.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une chambre d'écho: tendre l'oreille

Depuis avril 1984, il s'est ajouté une nouvelle publication en art visuel, soit ***Esse, une revue de + en art*** contemporain. Ce trimestriel est produit par quelques étudiants (en fait surtout des étudiantes, d'où le nom ***Esse*** qui signifie ***elles*** en italien). Les quatre parutions ont été jusqu'ici surtout consacrées aux manifestations artistiques montréalaises: copie-art, expositions au MAC, dans les galeries parallèles et même dans le métro (qu'on se rappelle le cas de la colonne du hall de la station Du Collège).

Les jeunes «théoriciens» de talent de la revue semblent à l'aise dans le milieu comme poissons dans l'eau. C'est peut-être un signe dont il faut se méfier. Michel Tournier disait: «Le talent rend conductible le milieu dans lequel baigne le créateur, et il lui permet seul de se faire entendre de ses contemporains. Mais cette conductibilité n'est pas sans danger, car elle s'exerce dans les deux sens. C'est pourquoi un écrivain de talent dépourvu de génie s'imbibe comme une éponge de tout ce qui passe à sa portée. Il comprend tout, il imite tout — en mieux — il met en forme ce que la société lui a livré à l'état brut. Ce n'est pas rien mais son oeuvre risque de n'être qu'une chambre d'écho[1].» Donc rien de vraiment nouveau sinon au sens quantitatif, et maintenant usuel, du terme; un de plus. Effectivement, tout ce qu'il y a d'«actuel», de «culturel» et de «textuel» est à la mode par les temps qui courent; et c'est une mode qui a la vie dure! Ces revues se multiplient même si, malheureusement, on ne peut pas en dire autant du discours, notamment celui qui porte sur les arts visuels. À ce titre, la revue ***Esse*** pèche par zèle, se bornant à n'être, justement, qu'une chambre d'écho.

Si je me dois de louer l'initiative de ces jeunes, qui se sont donné les moyens de prendre la parole et de passer à l'action, je dois par contre me rendre à l'évidence: ils sont conformistes ou disons trop «scolaires». Leur propos est tout à fait conforme au discours moderne hermétique en vogue, avec toute la prudence (en ce qui concerne l'approche critique d'une oeuvre d'art), les faux-fuyants (se borner à parler du processus de création) et tout le protocole que cela comporte (les titres: sémiologues, historien(nes), théoricien(nes)...). Comme quoi on ne va pas à l'université pour rien...

Pourtant tout n'est pas perdu, car, au sein même de l'équipe, on tente timidement de ruer dans les brancards, comme en fait foi un article du numéro de janvier 85 intitulé: «De l'évidence des oeuvres et du théorisme». Dans une prose moderne assez convaincante, Annie Desbiolles y remet en cause la pertinence d'un tel bagage théorique. Elle se prononce autant au niveau de la forme (*Ce retard qu'accuse le théorique est largement dissimulé par les afflux périodiques de concepts bidons, fourre-tout comme celui d'hybride, de fiction ou encore de post-modernité.*) qu'au niveau de ses intentions (*L'obscurité d'une oeuvre, l'abondance de ses niveaux virtuels de signification, la complexité de ses références historiques sont autant, pour le critique, de promesses de littérature possible et d'interprétations savantes (soit livresque) qui lui permettent de ne pas interroger la qualité de présence de l'objet*[2]). C'est à travers les articles d'Annie Desbiolles que se ressent le plus cette tension qui sous-tend encore trop discrètement la revue: la volonté de dénoncer ou du moins de questionner cela même qui nous fait écrire. Voilà une réflexion qui, il faut l'espérer, pourrait mener assez loin pour devenir enfin le ton vraiment nouveau de la revue.

Ainsi la volonté évidente d'être dans le ton s'accommode d'un brin de sagesse. Cela justifie déjà l'initiative qui a permis à *Esse* de voir le jour. N'importe qui, essayant, même à tâtons, de réhabiliter une approche plus sensible de l'«oeuvre d'art», mérite soutien et encouragements. Car enfin, tout ce qu'on a lu récemment dans les revues sur les arts visuels témoignait de: «Nul trouble donc, mais nulle joie non plus: le refus de la jouissance visuelle reste un chapitre à écrire de la sensibilité moderne[3]». ■

Geneviève Chagnon

1. Michel Tournier. «L'écrivain et le pouvoir», dans *Le complexe de Léonard*, Éditions du Nouvel Observateur, 1983, 373 p.

2. Annie Desbiolles. «De l'évidence des oeuvres et du théorisme», dans *Esse*, janvier 1985.

3. Jean Clair. *Considérations sur l'état des beaux-arts. Critique de la modernité*, Éditions Gallimard, 1984, 193 p.